

Oświęcim, l'histoire se passe de mains en mains

Nous sommes jeudi 24 octobre. Il est 6 heures du soir ou peut être, serait-ce déjà 7 heures. Le vol AF-338 est assuré par Austrian Airlines, et la destination de ce soir sera Vienne. Je dis nous car Elliott est de la partie. Elliott, mon fils, a 15 ans. Il est fort et beau, et plus grand que moi. La race s'améliore, quelle chance. Nous sommes au début des congés de Toussaint.

A Vienne, la météo d'automne est étonnement clémente. Il fait chaud à en être presque irréel, en une telle période de l'année là bas en Europe centrale. C'est le temps d'un été qui serait resté figé au milieu de sa course, et il en sera ainsi – beau partout – pour les quelques jours à venir, en République Tchèque, en Pologne et en Slovaquie. Il fera beau toutes nos vacances d'automne durant. Woouahhh

Le lendemain, c'est congrès médical. Je parle et raconte mes histoires d'hormones habituelles; Elliott arpente les rues du centre de Vienne. Après-demain, l'habit change. C'est au tour du look universel, style 'polo, kaki-pants et sneakers'. Au sous-sol de l'hôtel, il y a la voiture de location. Ma fille Kim qui finit son droit en Suisse nous a rejoint. Il faut sortir de Vienne. Le concierge nous a décliné avec une assurance de circonstance le traditionnel 'à gauche, à droite' des égarements terminaux programmés. Et le concierge s'encanaille de rajouter 'und nacher, gerade aus' en guise de signature à ce qui s'annonce déjà comme un plantage programmé. Très vite on pense que cela devait être sans doute 'l'autre droite' ou bien sur 'la gauche d'en face'. Les panneaux s'enchainent, mais celui cherché – annonçant l'imprononçable ville de 'Brno' – n'est pas, pour finalement apparaître quand on n'y croit plus. La route trouvée enfin file et sort de Vienne. Des collines molles se suivent et se ressemblent. L'air est clair et chaud, immobile et épais comme si nous étions encore en un été qui n'est plus.

La campagne s'amincit alors que la ville disparaît. Les arbres sont des sapins sombres dressés en masses noires; Mais déjà des touffes de boulots apparaissent ça et là, montrant le blanc pelé de leurs écorces qui sonne la rudesse d'un froid à venir qui aura l'accent Russe des hivers interminables. La route tourne un peu et tourne encore. On sent la frontière imminente à la vue de parkings ou des hordes de camions bâchés sont à l'ancre ensemble, plantés à attendre. Des hommes s'affairent autour d'eux, allant d'un camion à l'autre, puis du camion au bureau dont on pense qu'il sert à inspecter. Enfin, la frontière est totalement là qui passe en travers de la route; Mais frontière, il n'y a plus. Des

halles abandonnées et des quais alignés en séries de part et d'autre de la route rappellent que l'on devait hier déballer toutes ses possessions personnelles et les étaler en vrac et en désordre sur ces tables, devant des apparatchiks en casquette et en tenue de circonstance. La frontière qui n'est plus s'appelle 'Schengen'. Les voitures passent en ralentissant à peine devant le lieu des fouilles terminales d'hier, abandonnées- envolées et désarçonnées aujourd'hui. Le rideau de fer n'est plus. Tout est devenu pareil de chaque côté. Tous sont nippés de chez 'Gap' et nourris à McDonald ou serait-ce à 'Kentucky Fried Chicken'. Le monde est devenu plat.



Nous traversons la République Tchèque dans son coin Est. La ville de Brno est là mais reste à gauche de nous, sur une butte où elle se fait voir longtemps alors que la route un peu en contrebas tourne autour. Sur la butte, il y a des immeubles. Ils sont de glace plantés en lignes comme des barres successives qui étaient hier les briseurs d'espairs totalitaires, comme ils auraient été des briseurs de lames océanes si la butte avait été en mer. Les immeubles sont repeints de couleur vive pour égayer et faire oublier des vestiges d'un socialisme atrocitaire aujourd'hui disparu. Mais la couleur crie des

murs contribue à faire voir un peu plus des bâtiments devenus les briseurs d'espoir économique d'un aujourd'hui devenu tout financier.

La route continue vers le Nord. Les bouleaux abondent maintenant. Les collines qui continuent deviennent ennuyeuses. La route avance et le jour aussi. Et voici une nouvelle frontière qui elle aussi n'est plus. Les barrières sont devenues souvenirs d'un hier si vite évanoui. Sont-elles parties pour toujours ou serions-nous peut-être trop naïfs?

Nous entrons en Pologne. La porte est ouverte. Les panneaux au bord de la route continuent. Ils disent maintenant 'Katowice' et bientôt, 'Krakow'. Au soir qui tombe, la ville de Cracovie est là. C'est le terme du voyage, et c'est aussi là que notre voyage commence! Le château est au centre, sur une butte. La Vistule fait le tour en bas et la place du marché est devant nous, dressée comme une scène de théâtre populaire qui invite aux jeux de rue et à écouter une vie renouvelée qui est ici en fleur, désengoncée du socialisme de voisinage qui terrorisait hier. Nous habitons sur cette place dans un appartement loué pour 3 jours. Les jeunes qui passent ont 20 et 30 ans. Ils sont comme Elliott et Kim qui n'ont connu le socialisme rouge que dans les livres d'histoire.

Une guideuse – elle s'appelle Ania – nous rejoint au matin. Je veux faire les choses bien avec les enfants. Leur montrer sans ennuyer. Leur raconter sans que ce soit moi qui parle. Ania nous emmène. Le quartier Juif, la cathédrale, le ghetto, et la cloche monumentale de la cathédrale qui sonna à la volée – mais avec 24 heures de retard – l'élection de Karol Jozef Wojtyla, devenu Jean Paul II, Pape du monde et Pape de Pologne. Le socialisme d'hier avait retenu l'information 24 heures encore, mais 24 heures seulement. Mais 24 heures plus tard, le rideau de fer pénétré, la nouvelle fut lâchée quand elle ne pouvait plus être tue. Et les cloches sonnèrent à la volée, à la cathédrale de Krakow et dans toute la Pologne. Nous continuons la visite de Cracovie devant l'usine 'Schindler'. La religion – je veux dire, toutes – s'est invitée et a envahi un voyage qui devait être je croyais, juste socialo-politico-historique.

Demain, nous partons vers hier. Demain nous nous marchons vers l'horreur. La route est reprise. De Cracovie elle repart va vers le Katowice, mis nous nous arrêterons avant. Sur l'autoroute, notre sortie indique 'Oświęcim'. Une fois l'autoroute quittée, c'est à quelques kilomètres tout au plus dit la

carte. Mais la route tourne et tourne, et est très camionneuse. Cela sent la graisse de moteur et les huiles brûlées. Puis, nous arrivons. A droite, il y a la gare où est marqué ce même nom qui siffle une dernière fois en Polonais seulement: 'Oświęcim'. Il y a un convoi ferroviaire – je veux dire, un train moderne d'aujourd'hui avec motrice électrique et wagons – qui est à quai. C'est un train de banlieue un peu triste et très ordinaire, un TER des familles, un TER de la Pologne d'aujourd'hui, un TER en gare et à quai à Oświęcim.



Elliott de Ziegler, Auschwitz-Birkenau, Oct 2013.

Plus loin, le panneau qui se dresse au carrefour de la route est d'une facture différente des autres vus jusqu'alors. Il

est plus petit et écrit fin. Une flèche pointe vers la droite: 'Auschwitz Memorial'. L'orthographe redevenue trop ordinaire de ce lieu glace le cœur. Nous tournons comme le dit le panneau. La voiture est garée là où des hommes en uniforme nous montrent avec des gestes l'emplacement où s'arrêter. On sort. La voiture est fermée d'un coup de 'clic' télécommandé qui lui fait faire 'clac' en clignotant devant tout le monde. En levant les yeux, l'horreur est là qui se dresse encore intacte, vivante et droite dans ses murs. L'horreur se tient debout devant nous, et nous regarde,.

Le bâtiment est une barre de brique rouge avec une porte cochère en son centre, the 'The Death Gate'. Juste au dessus de la porte, une tour s'érige carrée. Elle est vitrée tout autour en son sommet

pour voir et garder, pour voir et tuer. Sous la porte cochère passe une voie ferrée. Elle est d'abord unique, puis se partage en trois de l'autre côté du bâtiment. Deux voies jumelées partent à gauche – l'une juste à côté de l'autre – et une 3^e s'écarte un peu plus, et continue elle aussi parallèle aux deux autres. Les 3 voies ferrées s'étendent nues, dévêtues d'horreur et couchées devant nous sur 1Km environ pour finir toutes les trois alignées devant ces bâtiments de briques rouges qui ont été effondrés sur eux-mêmes à l'arrivée des Russes.

A gauche il y a des allées de baraques en briques debout devant nous. Elles sont en lignes l'une devant l'autre, en ligne l'une derrière l'autre. A droite on voit sur une vaste étendue désolée des périmètres restant marqués au sol, comme des dalles, d'où sortent encore des cheminées, une à chaque extrémités. Les baraques de bois ont brûlé et sont comme les hommes et les femmes d'ici parties en fumée. Les cheminées de brique nue restent et montent vers le ciel en pointant vers hier.

Des barbelés se dressent à plus de deux mètres de hauteur à gauche et à droite de l'esplanade formée par les 3 voies ferrées qui est ainsi séparée des baraques de gauche et de droite. Ils sont flanqués de tours de garde en bois toujours là, à intervalles réguliers. Les barbelés sont tenus par des pièces en porcelaine blanche qui indiquent qu'ils étaient électrifiés hier. Du haut des piliers tenant les barbelés retombent des lampes réverbères qui restent suspendues à jamais comme des gouttes d'hier en attente de rien.

Les images de ces lieux déjà vus tant de fois dans des livres remontent de moi en bouillonnant à la surface de mes émotions. Ce que je vois aujourd'hui pour la première fois me raconte ce que j'ai vu tant de fois, en me bouleversant. Ce que je vois illustre d'une horreur suspendue et toujours là les mêmes images vues dans les livres, pareilles, mais différentes – peuplées de monde qui descend des convois arrêtés sur les 3 voies. Les personnages des photos restent aujourd'hui ici sur les lieux, devenus des ombres humaines qui errent encore dépouillés d'elles-mêmes, restées là devant mes yeux. Cet hier que je ne connais pas revient et m'habite, invité devant moi, là où les fantômes humains sont à jamais accrochés à la mémoire de l'air et des lieux. Les trains sont là, bien que les voies soient nues. La machine de fer noire est là qui souffle et pouffe de vapeur que je vois monter au ciel avec ceux qu'elle a amenés et qui la suivent. Et pourtant, il ne reste aujourd'hui sur ces voies qu'un seul wagon à bestiaux. L'officier médecin Nazi choisit les femmes et les enfants qui vont tout droit, là juste devant nous, là à quelques mètres à peine vers ces bâtiments aujourd'hui effondrés, d'où ils ressortent en fumée et en cendres. L'officier médecin Nazi sépare ceux qui meurent maintenant à quelques mètres d'ici de ceux – le père, le mari – jugés aptes à mourir au travail et dans les baraques qui sont à gauche et qui sont à droite, ceux qui iront mourir un peu plus tard plutôt que mourir tout de suite.

Nous allons à 'Auschwitz-I' où le guide nous attend. Nous entrons, nous sortons, nous voyons, nous regardons, nous frémissons. Le portique vu si souvent est là, mais pas là où je l'attendais: 'Arbeit Macht Frei'. Nous retournons avec la guide à Auschwitz II, Birkenau. Le jour se meurt et la nuit nous rejoint. Le long des voies ferrées, un groupe de jeunes marche en sens inverse de nous en revenant de là bas où sont les sinistres baraques effondrées. Ils ont tous le même sweatshirt bleu et blanc. Deux d'entre eux portent des drapeaux Israéliens immenses – blanc et bleu aussi – qui flottent en claquant, et possèdent ces lieux dans la nuit qui vient à nous. Au bout des voies, là où les bâtiments ont été effondrées pour cacher les évidences de leurs sinistre fonction, des bougies luisent en tremblant dans la nuit. Je suis animé par ce qui est là à jamais et possède toujours ces lieux, et me pénètre jusqu'aux os. Je voudrais m'agenouiller, mais ne le fais pas par pudeur devant les enfants.

J'ai été à Auschwitz avec les enfants. L'histoire est un bien reçu qui se passe de mains en mains. Celle-ci est notre histoire, celle d'une Europe qui fut mise à sang et à pleurs. Hier médecin interne à New York, au moment d'endormir celle qu'on va opérer, un numéro écrit à l'encre bleu est apparu quelques fois sur la face interne du bras. L'histoire, disais-je, est à passer à ces mains qui se tendent et qui nous suivent. Aujourd'hui, c'est à mon tour de passer. Alors, je ne voulais pas risquer de rester là, tenant toujours entre mes mains ce relais que je n'aurais pas su ou pas pu transmettre à la génération suivante. Aujourd'hui, c'est mission accomplie. Mais aujourd'hui, un autre vent tourne encore dans ma tête. Je vois le Mékong et ses eaux qui coulent en changeant de sens devant Phnom Penh deux fois dans l'année. Les enfants, préparez-vous. Il me reste quelque chose à vous montrer.